

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

27 octobre 2013

Réformation

Pasteur Didier Fiévet

Textes :

Job 1 et 2

Romains 1, 16-17

Notes bibliques

Si la lettre aux Romains s'impose, il peut paraître étrange de choisir le prologue de Job comme texte pivot pour célébrer la Réformation.

C'est pourtant une façon de montrer que la Réforme ne s'enracine pas d'abord dans une « protestation » contre les abus de l'Église romaine, ne procède pas d'abord de la révolution culturelle de la Renaissance, mais bien d'un mouvement spirituel. Paul était déjà passé par cette expérience de la « foi contre la religion », de même qu'Augustin et bien d'autres avant Luther. Par ailleurs, on ne célèbre pas la Réforme, comme appartenant au passé, avec une certaine nostalgie et une « muséification » de l'événement, mais bien la Réformation, mouvement toujours d'actualité, toujours en cours et à reprendre. Or, il se trouve qu'une large part de l'athéisme contemporain repose sur cette question : si Dieu existe, pourquoi tant de mal autour de nous et en nous ? Eh bien, le prologue de Job pose lui aussi le même problème, qui résonne avec l'expérience fondatrice de Martin Luther : Dieu se serait-il mis d'accord avec le diable pour que le mal nous touche ainsi ?

Lire

Plutôt que de délivrer d'emblée des affirmations exégétiques, je vous invite d'abord à lire le texte, le recevoir comme on recevrait quelqu'un qui viendrait se confier à vous. Aussi bien le livre de Job que la lettre aux Romains.

C'est pourquoi je vous propose ces questions pour lire Job :

Job - Lire les chapitres 1 & 2. Lisez-le comme vous liriez une histoire à vos petits-enfants.

Fonction du texte :

1. Qu'est-ce que le lecteur apprend
 - 1.1. sur Job ?
 - 1.2. sur ses enfants ?
 - 1.3. sur Dieu ?
 - 1.4. sur le Satan ?



1.5. sur la suite telle qu'on peut la prévoir ?

2. Quelle est la fonction de ce prologue, dans l'ensemble du livre ?

Lister les mots ou expressions qui vous semblent les plus importants du texte :

1. quels sont les qualificatifs attribués à Job ? Qui les lui attribue ?
2. comment qualifieriez-vous l'attitude du Satan ? Que met-il en doute ?
3. quels sont les termes du marché entre Dieu et le Satan ?

Le fait que Dieu passe un marché avec le Satan vous choque-t-il ? Pourquoi ?

Quelques éléments d'information :

1. Dans ce prologue Dieu apparaît sous la forme du **tétragramme**. Ce nom écrit de sorte qu'on ne puisse pas le prononcer, signifiant que Celui dont on parle échappe à toute formulation, à toute représentation, à toute doctrine, à toute idée (idéal, idée, idole sont de la même racine). Bâti sur la racine « être » à l'inaccompli (temps hébreu signifiant que l'action n'a pas encore abouti, que rien n'est terminé), ce tétragramme marque de « l'être de Dieu », n'est pas une nature en soi, une substance finie, mais un devenir, une potentialité. « Je suis qui je serai » dit Dieu à Moïse, près du buisson ardent (Exo3:14). Et si l'on suit ce texte, on pourrait ajouter : « je suis qui je deviendrai pour toi, pour vous... ». Je suis ce que la relation avec vous, la foi, fera de nous (c'est le sens de la « preuve » que Dieu donne à Moïse : le signe que c'est Lui qui l'envoie est à venir : le culte que vous me rendrez, au futur, sur cette montagne... Exo 3 : 12). C'est la foi qui « fait » Dieu.

Attention ! Ça ne signifie pas que Dieu serait une production humaine, le produit d'une crédulité... Mais ça signifie que Dieu ne peut se comprendre qu'en relation avec nous. Nous ne pouvons comprendre et entendre que ce que nous en comprenons, percevons, en disant qu'il est le Seigneur de nos vies. Dieu est relation. Il est « sujet face à des sujets ». Et non objet religieux. Le fait que le prologue utilise ce nom de Dieu signifie deux choses : le Dieu dont on va parler est bien le Dieu d'Israël, Celui qui s'est donné à voir à Moïse comme le libérateur. Et seconde chose, cela peut signifier que ce qui va suivre (le texte versifié qui fait le corps du texte, en dehors du prologue et de l'épilogue) va nous éclairer sur ce que devient Dieu selon que nous le comprenons comme Job, ou comme ses amis...

2. Le Satan : en hébreu, le mot désigne l'adversaire. Celui qui dans un procès nous met en accusation. Le procureur. Il ne s'agit pas d'un nom propre qui désignerait quelqu'un de personnalisé. Mais plutôt d'une « structure », d'une instance accusatrice. Le Satan, c'est la mauvaise conscience, c'est un sentiment diffus de culpabilité, non fondé dans une culpabilité réelle. Dans l'Ancien Testament, il est entièrement sous la domination de Dieu. (Dans le Nouveau Testament, il est associé aux démons, sous l'influence des Mazdéens -qui ont un dieu mauvais, Arhiman, associé aux ténèbres, Beliol, qui s'oppose au dieu bienfaisant, Ormuzd, lié à la lumière). Dans le livre de Job, le Satan a une fonction narrative : mettre en scène la figure de l'innocent éprouvé, en soulignant que Dieu n'est pas à l'origine du mal (il y a, narrativement, un déjà-là du Satan.) Après le prologue, le Satan disparaît.
3. Rien, pour rien (Hînnâm, en hébreu). Ce « pour rien » recouvre souvent dans la Bible (Gn 29:15 ou 1 R2:31, Ps 35:7-19, par exemple) une notion d'injustice et d'arbitraire. En Es 52:3-5, Dieu s'oppose à ce « pour rien » arbitraire de l'histoire... Ici, c'est le Satan qui pose la question : est-ce pour rien que Job aime Dieu ?

N'est-ce pas au contraire pour en recevoir les bienfaits ? Ce qui est mis en question, c'est la gratuité de la foi... Foi parce que... justifiée par des réponses à un trou du savoir (du style : « face à cette immensité de la création, il faut bien qu'il y ait un dieu ») ou bien parce que la vie nous sourit (« regardez les bienfaits de Dieu ! ») ? Ou bien foi... pour rien ? Foi donnée. Foi injustifiée. On voit que la question est d'importance, par rapport à chacun de nous et par rapport à notre façon de présenter notre foi à l'autre (évidence, peur de la punition, promesse de la récompense...) Derrière ce qui met en doute l'amour de Job envers Dieu « pour rien », se cache aussi ce qui dans l'amour de Dieu serait « pour rien », la grâce !

Quelques pistes d'interprétation possibles :

1. Le lecteur a un œil en coulisses. Il est mis au courant du problème : est-ce pour rien que l'homme juste et Dieu sont en relation d'amour ? Le reste du livre va explorer cette question. Que diront les amis de Job face au « pour rien » de son malheur ? Qu'en dira Job ? Qu'en dira Dieu ?
2. Job est posé -par hypothèse- dans la posture du juste exemplaire. C'est un artifice narratif. Il n'est donc pas question de lui imputer quelque orgueil ! Par hypothèse (comme dans l'énoncé d'un problème de mathématiques) Job est réputé « bon ». Or, tout bon qu'il soit, il n'est pas indemne de malheur. C'est toute la question... Comment le malheur qui l'atteint pourrait-il être une punition, puisqu'il est réputé innocent ?
3. le marchandage entre Satan et Dieu est « contre-nature », si j'ose dire... Que peut-il signifier, au-delà de la mise en scène ? Peut-être ceci : si tu entends Dieu comme Celui qui t'accuse, si tu comprends l'adversité de la vie comme la punition, alors ton Dieu est un Satan ! Non qu'il soit Satan en lui-même, mais que toi, tu lui donnes le rôle d'un Satan. Tu le fais fonctionner comme un Satan. A chaque fois qu'il est dit : c'est le Bon Dieu qui t'a puni, aux autres ou à nous-mêmes, nous faisons jouer à Celui que nous appelons Dieu le rôle du Satan ! Funeste confusion !
4. quelles conséquences voyez-vous, quant à notre compréhension personnelle et collective de Dieu ?

Pour rien... Prenons un croyant, et même un « croyant-modèle »... est-ce pour rien qu'il te vénère ? Pourquoi croyons-nous, pourquoi aimons-nous, pourquoi espérons-nous ? Sommes-nous capables de croire pour rien, sans rien attendre en retour ? Sans motif pour asseoir raisonnablement notre croire, sans motif pour espérer ? Sans raison d'aimer ? Le Satan met en question la relation religieuse, la posture religieuse en tant que telle. Chaque fois que nous cherchons à justifier de la foi, à trouver des arguments (pour nous ou pour les autres) qui motivent et établissent notre foi, nous tombons dans le panneau du diable... Mais pourrait-il en être autrement ? Où s'enracine l'élan, le désir, l'amour ?

À méditer, cette phrase de Kierkegaard : « sous peine d'être trahi le christianisme ne doit pas être défendu, il attaque » (in L'Éternité dans le temps, je cite de mémoire). Entendez par là que la foi ne s'argumente pas, ne se prouve pas, ne se transmet pas. Elle ne se nourrit pas des arguments, des preuves de l'existence de Dieu, d'un savoir quelconque, Elle les met en cause ! Parce qu'elle est « croire », la foi conteste tout « savoir ». Ce qui ne la renvoie pas dans une irrationalité primitive, mais au contraire conduit à un « comprendre le monde » différent, fondé sur l'expérience du croire. (si vous souhaitez plus de détails, voir « Les relations entre croire et penser » dans Introduction à la Théologie Systématique P. Bulher, André Birmelé et Jean Daniel Causse, p. 17 et suivantes, Labor et Fides). Dans la vie réelle de chacun, il est très rare que nous croyons vraiment. Ça nous arrive, à certains moments, presque à notre insu. Le reste du temps on est dans le « croire croire » : je crois croire, alors qu'en réalité, je ne fais que cultiver des images religieuses de Dieu, des idées, des valeurs, je ne fais que me donner à moi-même une justification de ma vie (en lui donnant de la valeur par mes actions, par exemple). Et sous leur pieux manteau ces images de Dieu sont Sataniques, c'est à dire qu'elles sont potentiellement porteuses d'accusation, culpabilisantes.

Romains 1:16-17

Bien sûr, la lettre aux Romains n'est pas un récit, une histoire, comme le livre de Job. On ne sait pas vraiment pourquoi Paul écrit une lettre si dense. Il évoque une difficulté au sein des communautés de Rome relative aux pratiques de la loi. Le rapport à la loi divise. Pas seulement entre judéo et pagano chrétiens, car au fond, le rapport à la loi divise chaque chrétien. C'est en effet une question qui se pose à chacun : si je crois, cela a des conséquences éthiques dans ma vie. Oui mais, vite fait, ces choix éthiques deviennent pour moi un moyen de me satisfaire de moi-même, de me donner une légitimité par moi-même. Bref, le « pour rien » de la bonne œuvre, et le « pour rien » de la foi ont disparu. C'est le cœur de la lettre aux Romains. Vous voyez tout de suite les corrélations avec le livre de Job. Paul se réclame de l'Évangile.

Au passage, vous voyez que l'Évangile n'est pas seulement contenu dans les quatre évangiles. Le livre de Job, lui aussi (comme tout l'Ancien Testament) est porteur d'Évangile. Paul parle d'ailleurs de l'**Évangile de Dieu**. Certes, cette Bonne nouvelle de Dieu « concerne son fils, issu de la descendance de David selon la chair, institué Fils de Dieu avec puissance selon l'esprit de sainteté, du fait de sa résurrection d'entre les morts... » (1:4). Mais la Bonne Nouvelle de Dieu est déjà présente en Dieu, depuis toujours. L'épître aux Romains est toute entière dédiée à la question des liens entre la loi et la foi, la foi et la structure religieuse de l'être humain. Or cette structure religieuse, paradoxalement, s'empare de la loi pour l'instrumentaliser, pour se donner une légitimité, une justification par soi-même. Pour suivre **Ro 7:7-12**, je dirais que la structure religieuse est « péché ». La notion de péché, ici, n'a aucune connotation morale. Il s'agit d'une posture par rapport à Dieu : faire de Dieu un juge qui accuse, un Satan ! Étrangement, c'est le « vouloir bien faire » qui s'avère être un « pour quelque chose », le contraire du « pour rien ». C'est le vouloir bien faire qui devient péché, c'est à dire qui nous conduit à placer notre confiance dans ce que nous faisons, dans notre bien faire, et non dans l'amour de Dieu. Cette découverte spirituelle est au cœur du geste de Luther, qui initie la Réforme.

Il faut se souvenir de son parcours personnel. Promis à une belle carrière après ses études de droit, il est pris de panique en songeant à ce qu'il deviendrait s'il venait à mourir. Dieu ne pourrait que lui reprocher de n'avoir rien fait pour son salut... Il entre au couvent, décidé à donner son maximum pour Dieu. Mais il est pris à son propre piège. Plus il veut bien faire, plus il veut aimer Dieu, moins c'est « pour rien ». Plus il s'humilie, plus c'est pour être relevé. Plus il fait œuvre pieuse, plus il ne tombe que sur sa volonté de se sauver... moins c'est « pour rien ». Plus Dieu lui demande de l'aimer « pour rien » plus la tâche devient impossible. Au point que Dieu devient angoissant, ennemi, jamais satisfait, impossible à satisfaire... « J'étais chevauché, jour et nuit, par une bête féroce, et je ne savais si c'était Dieu ou si c'était diable », écrit-il... La Réforme va naître de ce combat. Et c'est encore cette même dynamique que nous pouvons appeler la Réformation.

Les deux grands principes du protestantisme : la grâce seule et l'Écriture seule sont la conséquence de cette découverte, de ce chemin spirituel.

La grâce, c'est le « pour rien » de l'amour de Dieu dont on ne peut s'emparer que dans le « pour rien » de la foi. (La foi = relation de confiance, et non pas croyance doctrinale)

L'Écriture seule, car elle contient le secret de ce « pour rien » et qu'il convient de faire de ce « pour rien » (= la grâce) la clé de lecture, la clé d'interprétation de toute la Bible.

Les enjeux de la prédication :

Notre époque est avide de spiritualité. Des jeunes sont capables de traverser la France pour une retraite dans un monastère, pour aller écouter le Dalaï Lama, ou pour partager un office orthodoxe. Les jeunes n'ont plus confiance dans les systèmes de doctrines, mais ont soif d'expériences spirituelles. (Bien sûr, ils « refabriquent »

des doctrines, des images du divin... à leur propre image ! Comme tout un chacun!) Nous avons une vraie spiritualité à partager, qui marie intériorité et exigence intellectuelle. Ce serait dommage de nous contenter de célébrer des « valeurs réputées protestantes », une histoire ou une « cérébralité », quand le fondement, les racines mêmes de la dynamique de la Réformation offrent une opportunité de répondre aux demandes de notre époque... Mais partager une spiritualité, ce n'est possible que si on la vit soi-même. Il est urgent d'ouvrir nos communautés à une vie spirituelle capable d'affronter l'existence angoissante, l'époque menacée et menaçante...

Cantiques proposés :

AEC 616, NCTC 279, Alléluia 47-04 : "Confie à Dieu ta route"

Alléluia 45-24 : "La grâce est joie"

AEC 311, NCTC 161, Alléluia 31-09 : "Comment te reconnaître"

Une proposition de prédication

Mes amis, la réformation n'est pas une lutte contre l'emprise romaine et papiste.

Non ! La réformation est une lutte contre Dieu ! Vous avez bien entendu...

Et voilà qui est bien plus grave, plus douloureux et plus prometteur ! A l'image du combat de Job. Vouloir réduire la Réforme à un sursaut historique, à un patrimoine de mémoire, à des valeurs, fussent-elles de responsabilité et de liberté, c'est réduire la Réforme à n'être qu'un épiphénomène, là où elle a une valeur éternelle, universelle. A l'image du combat de Job. Vous le savez peut-être, protester, dans la bouche de Luther, (et dans le latin des disputes théologiques), protester, ça signifie : se lever pour. Je me lève pour l'Évangile ! Se lever pour l'Évangile, contre Dieu... Enfin, entendez, contre tout ce qui humilie, pèse, accuse dans ce que nous avons l'habitude d'appeler Dieu. Protester, c'est en appeler à l'Évangile du Christ, contre le dieu que nous imaginons tous. Contre le dieu que nous dessinons à l'envers de nos limites. Contre le justicier suprême qui flatte notre goût de l'ordre, ce sentiment sécuritaire et vengeur auquel nous vendons notre âme. Contre ce dieu que nous déguisons en Satan, en accusateur de nos vies.

Après des années de galère, où il tentait de sauver son âme, dégoûté de lui-même et de ce dieu qui le poussait à des marchés sordides, voilà que la clarté de la grâce inonde Luther, « le juste vivra de la foi ». C'est soudain une révélation, un nouveau soleil que se lève sur sa vie : le lien de confiance que Dieu suscite en nous, voilà ce qui nous donne notre vraie valeur, et non pas les actions que nous faisons. Et voilà Luther délivré du dieu obscur et accusateur. Du dieu qui n'aimerait que « pour quelque chose », qui n'aimerait « qu'à condition... »

La Réforme naît de cette naissance du Dieu véritable, le Seigneur de la grâce, dans le cœur de ce moine idéaliste et néanmoins lucide sur lui-même. Jésus-Christ, le Dieu incarné, le Dieu incarné à en mourir, le Dieu incarné à en devenir solidaire de toute chair, Jésus-Christ l'avait délivré de toutes ces figures divines et effrayantes que colportent les religions et les catéchismes... Jusqu'à ce qu'il puisse écrire : N'est Dieu que Celui dont tu peux attendre tout bien. Les dieux dont tu pourrais attendre autre chose que du bien... ce ne sont que des idoles !

Ce combat, c'est le combat mythique de Job qui va passer son temps à se battre contre ses amis religieux qui veulent à tout prix sauver leur catéchisme, sauver leurs compréhensions idolâtres de Dieu. Ils disent des choses très pieuses, et qui semblent pleines de sagesse... Mais des choses qui finissent toujours par accuser Job :

« Dieu ne permettrait pas le malheur pour rien. L'ordre naturel, l'ordre de la création, l'harmonie supérieure du monde réclament que mal et malheur soient liés... Donc, si tu souffres, c'est que –à ton insu, peut-être- tu as fait le mal. Si tu souffres, c'est que tu as fait du mal ! »

Mais, vous lecteurs, vous savez que c'est faux. L'auteur vous a donné le privilège d'avoir un œil en coulisse : par hypothèse, vous savez que Job n'a pas mal agi. Vous savez.

C'est Dieu lui-même qui présente Job comme un serviteur exemplaire. Dieu le premier fait confiance à Job. Dieu fait toujours confiance. Et c'est l'accusateur, le Satan qui distille la méfiance : « s'il t'aime, c'est par intérêt ! » L'auteur vous a mis dans la confiance : le malheur de Job ne vient que du Satan. Le malheur de Job ne peut pas, ne doit pas être justifié. Rien, aucun ordre cosmique supérieur, aucune doctrine, aucune volonté divine ne saurait justifier le malheur. N'en déplaise à tous les religieux, à tous ceux qui sont prêts à sacrifier l'humain à leurs représentations de Dieu, à leurs idoles. Je ne parle pas en l'air, je parle de choses bien concrètes, de tous ces bien-pensants, de tous ces prétendus saints qui accablent le monde de reproches, qui l'enfoncent dans la culpabilité juste pour sauver leur compréhension du monde, pour sauver leurs chapelles et leurs rituels, pour justifier leur ordre moral et religieux.

Contre toutes ces accusations sataniques, bien que venant de ses amis, Job tient bon. Job en appelle à Dieu contre Dieu : c'est ça la foi ! Et il a raison. C'est Dieu lui-même qui le dira, à la fin du livre.

Eh bien, la réformation -et j'insiste sur le «tion» qui désigne un mouvement, une entreprise- la réformation, c'est refuser que Dieu soit un Satan. C'est refuser que Dieu soit un accusateur de nos vies. C'est refuser de vivre à l'ombre des idoles. Qu'elles soient séculières, dites laïques, par exemple l'idole économique, ou l'idole sécuritaire. Ou qu'elles soient religieuses, même soi-disant protestantes, car protester, c'est toujours refuser toute idole accusatrice. Même si elle devait être se draper d'une légitimité scripturaire : Il nous faut apprendre à évangéliser l'Écriture, comme Jésus n'a cessé de le faire. Il nous faut toujours apprendre non à rejeter la loi mais à refuser d'en faire un instrument de jugement, de rejet, d'exclusion, d'oppression. Pour les autres et aussi pour soi-même. La Réformation c'est se lever pour attester chaque jour à nouveau que Dieu ne sera jamais un Satan.

Nous lèverons nous ? Nous lèverons-nous pour le vrai Dieu, celui qui désavoue tous les amis bien-pensants de Job ? Nous lèverons nous pour l'Évangile du Christ ? Nous lèverons-nous pour laisser passer en nous et sur le monde le vent de la gratuité et du don ? Nous laisserons-nous emporter par le souffle, nous laisserons-nous transporter par la joie de la liberté offerte ? Disons-nous au monde que s'il s'invente des dieux méchants, il y a un Dieu qui frappe à sa porte et qui est un Dieu libérateur ? Vivrons-nous de la belle liberté de celle ou celui qui n'a rien à prouver, parce que sa confiance repose dans ce Dieu qui est venu traverser le malheur de tous les Jobs de la terre, l'a fait sien, jusqu'à l'éclairer de bonheur, de promesse de vie ?

Deviendrons-nous protestants ? Oui... peut-être. Oui, assurément... grâce à Dieu !

Amen !

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr